

Séance publique du 8 mars 2010

De la protohistoire à l'histoire de France : Gaza

par Jean-Pierre DUFOIX

Dans les pays du monde occidental, l'histoire biblique au travers de l'Ancien Testament n'intéresse plus guère que les spécialistes. Sur quelques points plus précis qui ont concerné les Français, peu d'entre nous se souviennent – s'ils l'ont un jour appris – de l'écrasement à Gaza de l'armée chrétienne du royaume de Jérusalem, au treizième siècle, lors de la sixième croisade. Qui sait encore, en dehors des médiévistes, que ce désastre est à l'origine de l'engagement de saint Louis dans la septième et que cette ville, carrefour entre deux continents, constitue une pièce maîtresse dans le jeu militaire et politique ? Pour une époque moins lointaine, a-t-on conservé le souvenir de Bonaparte à Gaza, ville conquise puis perdue après l'échec du siège de Saint-Jean-d'Acre, prélude à la débâcle du corps expéditionnaire de la campagne d'Égypte ?

Excluant toute prise de position au regard des troubles et convulsions de la période contemporaine, je me propose de revenir sur ces deux pans de notre histoire qui relie la France à Gaza, non sans un tour d'horizon préalable, forcément très sommaire, de la préhistoire à la période des croisades.

Attentif aux témoignages historiques et ne cherchant à faire, dans cette approche, le procès de personne, j'admets que les violences, voire les atrocités dont rendent compte les pages qui suivent, bien avant le temps des Croisades, sont communes à tous les peuples concernés par ces conflits. Je crois utile de le préciser pour écarter ici d'une part toute contingence d'ordre politique et d'autre part tout jugement d'ordre moral à partir d'éléments d'appréciation qui seraient ceux de notre temps.

Un préalable encore que je dois à notre confrère André Gounelle⁽¹⁾ : chaque groupe humain se définit et se raconte d'une façon qui lui est propre. En l'occurrence, il n'y a pas lieu de prendre au pied de la lettre les récits établis par les uns ou les autres dans les documents qui nous sont parvenus. Ils ont l'immense mérite de restituer pour nous un état d'esprit et de cerner une idéologie mais, si je cite les textes de l'Ancien Testament dans les lignes qui suivent, c'est en soulignant cette réserve de façon explicite et en attirant l'attention sur le recul qui doit être pris dans leur lecture. Je ne doute pas que bien des lecteurs n'en soient déjà parfaitement avertis.

Qu'en était-il de la Palestine à l'ère des Patriarches ?

De violentes secousses de l'Histoire, dans cette région au confluent de deux mondes, se sont produites depuis les temps les plus anciens. Gaza en effet, ville d'Asie aux confins de l'Afrique, a été, à toutes les époques, un point de passage. L'archéologie d'une part, les textes de l'autre en témoignent.

Si nous en croyons les archéologues, l'histoire complexe de la Palestine laisse des traces depuis le huitième millénaire avant J.-C. En fonction de vestiges remontant à cette période de la préhistoire, on s'accorde à considérer l'occupation humaine du site de Jéricho comme la plus ancienne dans le monde ayant pu être identifiée et datée. Jéricho conserve des vestiges de fortifications remontant au troisième millénaire, période dite du bronze ancien. Seize reconstructions ou adaptations de remparts

sur ce site ont été dénombrées sur une période de six siècles, soit entre 2900 et 2300 avant J.-C., motivées par de probables séismes mais aussi par des combats bien avant l'arrivée des Hébreux.

Les Hébreux, peuple sémitique de semi-nomades originaires des confins du désert syrien, s'établissent dans le pays déjà occupé par les Cananéens, au début du deuxième millénaire avant J.-C., période à laquelle correspond l'ère biblique des patriarches Abraham, Isaac et Jacob⁽²⁾.

Gaza aurait été fondée entre 1600 et 1400 avant J.-C. Cette ville intéresse aussi les Égyptiens. Sa position stratégique lui vaut de servir de base de départ aux expéditions du pharaon Toutoumose III en direction du Nord et de l'Est. La ville prend de l'importance et devient ainsi une sorte de préfecture égyptienne dans le pays de Canaan.

Au milieu du deuxième millénaire avant J.-C. les Hébreux émigrent dans le delta du Nil.

C'est dans les années 1250 avant J.-C., s'éloignant de l'Égypte sous la conduite de Moïse puis de Josué, qu'ils retournent se fixer dans le pays qu'ils avaient quitté trois ou quatre cents ans plus tôt.

Jéricho aurait été l'une des premières villes tombées entre les mains des Hébreux au retour d'Égypte. Le livre de Josué, dans l'Ancien Testament, nous dit : *Ils (les Hébreux) s'emparèrent de la ville, et ils dévouèrent (sic) par interdit, au fil de l'épée, tout ce qui était dans la ville, hommes et femmes, enfants et vieillards, jusqu'aux bœufs, aux brebis et aux ânes...*⁽³⁾ [...] *Ils brûlèrent la ville et tout ce qui s'y trouvait*⁽⁴⁾. Il appartiendra à plus informé que moi de dire quelle part de propagande et d'idéalisation contient le célèbre récit de la prise de Jéricho qui par ailleurs se place, me semble-t-il, dans la stricte orthodoxie qui sera celle du *Discours de l'histoire universelle* de Bossuet, écrit en 1681 pour l'éducation du Grand Dauphin : l'Histoire ne procède que de la volonté divine.

Les Philistins disputeront aux Hébreux la propriété de ce territoire : Palestine⁽⁵⁾ pour les uns, Canaan pour les autres.

L'origine des Philistins n'est pas clairement définie. Sont-ils les peuples de la mer, issus des Pélasges, envahissant l'Égypte à la fin du deuxième millénaire avant J.-C. ? Cette interrogation établit un pont entre le présent sujet et l'histoire de la Grèce. N'y a-t-il pas parmi eux des Achéens ayant fui devant l'invasion doriennne ? Les Philistins constituent une confédération de cinq villes : Gaza, la capitale, Ascalon⁽⁶⁾, Asdod, Éqron et Gat. Leur malheur viendra de ce que ce territoire déjà occupé par des autochtones est convoité par d'autres. Il est déjà en partie conquis⁽⁷⁾ par leurs pires ennemis, les Hébreux qui cherchent à se fixer, plaçant là leur Terre Promise selon le témoignage biblique. En guerre avec les populations locales de diverses origines et avec les Philistins, les Hébreux, ainsi que l'indique l'Ancien Testament, s'emparent peu à peu du pays. Si nous nous référons aux textes, la Bible

nous apporte les échos de la période des origines des royaumes hébreux avec des récits qui traduisent la dureté de ces temps. Elle nous fait entendre les paroles du dieu des Hébreux à Moïse dans toute leur violence :

Lorsque vous aurez passé le Jourdain et que vous serez entrés dans le pays de Canaan, vous chasserez devant vous tous les habitants [...], vous détruirez tous leurs hauts lieux. Vous prendrez possession du pays et vous vous y établirez car je vous ai donné ce pays pour qu'il soit votre propriété⁽⁸⁾. [...]

Si vous ne chassez pas devant vous les habitants [...], ceux d'entre eux que vous laisserez seront comme des épines dans vos yeux et des aiguillons dans vos côtés, ils seront vos ennemis dans le pays où vous allez vous établir⁽⁹⁾.

Je me suis expliqué dans le préambule d'une part sur les jugements qu'il n'y avait pas lieu de porter sur de telles incitations à la haine, avec les critères qui sont les nôtres aujourd'hui, et d'autre part sur l'approche politique qui situe la position d'un peuple par rapport à un ennemi, en mesurant, dans toute la mesure du possible, le rapport qu'il peut y avoir entre des récits de cette nature dans leurs composantes religieuses et idéologiques avec les événements tels qu'ils se sont effectivement déroulés.

Les récits bibliques montrent surabondamment que la Palestine, dès l'âge du bronze, est une zone de conflits sanglants entre les Philistins et les Hébreux.

Le livre des Juges indique qu'après la mort de Josué, au douzième siècle avant J.-C., Samson, l'Héraklès biblique, l'un des Juges d'Israël, se rend célèbre pour avoir massacré mille Philistins avec pour seule arme une mâchoire d'âne. Par la suite, il est livré à ses ennemis par Dalila ayant coupé pendant son sommeil les cheveux qui conditionnent sa force. Il est conduit à Gaza. Ses cheveux ayant repoussé, sa force étant revenue, Samson fait s'écrouler le temple du dieu Dagon dans lequel il est exhibé. Il cause la mort de bon nombre de ses gardes et des spectateurs mais aussi la sienne.

Au premier millénaire avant J.-C., les Philistins, vassalisés par les Hébreux, se trouvent rassemblés sur le littoral. Ils vont devenir les Phéniciens.

On ne peut être que frappé par la brutalité et les atrocités dont témoigne l'Ancien Testament. Les conquêtes effectuées par la tribu de Juda sur le territoire qui couvre aujourd'hui la bande de Gaza ouvrent un vaste champ à nos méditations. Ce que nous qualifierions de nos jours, pour ce pays et cette époque, de crimes contre l'humanité, concerne tous les intervenants, qu'ils agissent dans un contexte de conquête, de défense, de croisade, de guerre sainte, qu'ils soient autochtones ou étrangers. Le génocide, à la suite de la prise d'une ville, est le traitement le plus courant appliqué à la population civile s'il n'y a pas l'alternative de l'esclavage. Ceci n'est en aucun cas à mettre au compte d'un seul camp. Un texte, parmi tant d'autres, illustre mieux encore le climat de l'époque que celui qui se rapporte à la prise de Jéricho, déjà cité, et que tout propos sur ce sujet. Il s'agit de la destruction de la ville de Laïs. Ces opérations d'anéantissement ont été programmées par les Hébreux à l'encontre de populations sédentaires et en paix qui avaient pour seul défaut de se trouver sur une terre promise à d'autres :

En ce temps-là, il n'y avait point de roi en Israël ; et la tribu des Danites se cherchait une possession pour s'établir, car jusqu'à ce jour il ne lui était point échu d'héritage au milieu des tribus d'Israël. Après que le prêtre leur ait dit : Allez en

paix, le voyage que vous faites est sous le regard de l'Éternel⁽¹⁰⁾ [...] *Les Danites partirent vers le pays de Laïs. Il n'y avait dans ce pays personne qui leur fit le moindre outrage en dominant sur eux*⁽¹¹⁾, [...] *Ils tombèrent sur Laïs, sur un peuple tranquille et en sécurité ; ils le passèrent au fil de l'épée et ils brûlèrent la ville. Personne ne la délivra...*⁽¹²⁾ [...] *Les fils de Dan rebâtirent la ville et y habitèrent ; ils l'appelèrent Dan, d'après le nom de Dan leur père qui était né à Israël mais la ville s'appelait auparavant Laïs.*⁽¹³⁾

À la mort de Josué, les Hébreux de la tribu de Juda s'emparent d'un certain nombre de villes dont Gaza⁽¹⁴⁾. Dans la suite interminable des récits de guerre qui concernent les Hébreux, le deuxième livre des Chroniques de l'Ancien Testament nous apprend que le grand et sage roi de Juda, Ozias, conseillé par Zacharie et revêtu de l'esprit de Dieu, conduit la guerre contre les Philistins, mettant la main sur plusieurs villes⁽¹⁵⁾. Il se bat aussi contre les Arabes et contre les Maonites. Ayant cependant offensé Dieu, il devient lépreux et meurt dans la solitude. Parmi les villes qu'il a conquises notre attention est attirée par Asdod, aujourd'hui Ashdod colonie israélienne, qui a été en 2008, véritable retour de l'Histoire, une des cibles majeures des roquettes palestiniennes.

Dès cette période, Gaza ne cessera d'être au premier plan de l'Histoire.

Ayant rappelé certains des éléments se rapportant aux bases de la protohistoire, je ne peux aborder qu'en quelques lignes la période qui couvre les deux millénaires suivants, avant que l'Histoire de France n'interfère dans cet espace proche-oriental.

Au premier millénaire avant notre ère, de nouveaux malheurs accablent la Palestine. Au dixième siècle avant J.-C., les royaumes d'Israël et de Juda sont constitués mais, par la suite, détruits par les Assyriens pour l'un et les Babyloniens pour l'autre. Au sixième siècle, la population est déportée à Babylone. Cet exil durera une cinquantaine d'années. Gaza devient alors une ville perse. Le brassage de populations est donc très important. Hérodote, au cinquième siècle avant notre ère, évoque déjà le caractère cosmopolite lié à la présence de descendants des Philistins, des Hébreux, des Perses, des Grecs et des Arabes.

Pour ce pays de Canaan et pour la ville de Gaza, les conflits perdurent, toujours aussi atroces. En 332 av. J.-C., Alexandre en fait le siège. Hommes, femmes et enfants sont réduits en esclavage. Ils sont dispersés et vendus sur les marchés orientaux. La population qui leur succède est probablement en majorité arabe. La ville voit passer et s'installer par la suite les Romains. Leur présence se maintient pendant un demi-millénaire sur le royaume de Palestine dont nous gardons le souvenir avec le roi Hérode.

Gaza est prise par les Arabes en 632. Les rapports des habitants de la ville et des Juifs resteront tendus.

L'immense sujet de l'islamisation de l'Égypte et du Proche-Orient n'est pas évoqué ici, ne pouvant être abordé dans les limites de la présente étude.

C'est avec les croisades que l'Histoire de ces pays et celle du monde occidental trouveront leurs marques conflictuelles mais communes.

Notre culture occidentale nous a conduits à placer au premier plan des croisades la générosité et la spiritualité d'une entreprise suscitée par le Saint-Siège. Cette approche ne permet pas cependant d'occulter d'autres aspects moins relui-

sants : conquête, colonisation, enrichissement, substitution sans ménagement d'une religion à une autre, sauvagerie et mercantilisme. Les atrocités, commises lors de la prise de Jérusalem par les croisés de Godefroi de Bouillon, n'ont rien à envier à celles qu'évoque l'Ancien Testament, à Jéricho comme à Laïs. *La mémoire de ce génocide symbolisera un jour pour les Arabes la malfaisance des Francs*, écrit Amin Maalouf. Il en est de même – et bien pire – lors de la conquête de Chypre et d'Antioche par les croisés sous les ordres de Renaud de Châtillon, mais l'Occident ne garde-t-il pas en mémoire, au même titre, la malfaisance des Arabes lors des exécutions capitales de prisonniers dont les corps sont jetés dans le Nil par les Égyptiens après leur victoire à Mansourah, et les têtes exposées sur les remparts du Caire, ainsi que le rapporte Joinville !

Sans refaire ici l'historique des croisades, je rappellerai cependant la prise de Jérusalem en 1099 et la constitution des États latins d'Orient. Du nord au sud : le comté d'Édesse et la principauté d'Antioche, aujourd'hui en Turquie ; le comté de Tripoli, aujourd'hui Syrie au nord et Liban au sud ; le royaume de Jérusalem, aujourd'hui en Syrie, Jordanie, État palestinien et Israël, soit au total environ 1 000 kilomètres de côte sur 50 kilomètres de profondeur en moyenne, sauf au sud. Le royaume latin de Jérusalem englobe Gaza. Il y aura lieu d'ajouter, un peu plus tard, l'île de Chypre, propriété des chevaliers teutoniques. Tout sera perdu en deux siècles, à l'exception de Chypre qui ne deviendra turque qu'au seizième siècle.

L'armée de la deuxième croisade étant détruite, le royaume de Jérusalem échappe à son souverain. En 1187, Jérusalem et Gaza sont conquises par les troupes turques de Saladin. Je ne mentionnerai que pour mémoire le passage du roi Louis VII, puis la flamboyante croisade, la troisième, à laquelle participe Philippe-Auguste aux côtés de Richard Cœur de lion. Je passerai sous silence la calamiteuse quatrième croisade, lourde de conséquences avec la destruction de l'Empire romain d'Orient et oublierai les échecs de la misérable cinquième.

Tout va alors de mal en pis, sur un territoire dont la surface se restreint chaque jour.

La sixième croisade apporte une lueur d'espoir mais elle restera marquée par l'échec des tentatives de conciliation de l'empereur allemand Frédéric II. Venons-en avec elle aux difficultés des États latins d'Orient, à la veille de l'intervention de saint Louis. La situation au Moyen-Orient en général et à Gaza en particulier retiendra en premier lieu notre attention.

Les croisés ne reviennent à Gaza qu'au terme de la sixième croisade pour se faire massacrer ou réduire en esclavage ! La France est impliquée dans les affaires de Gaza, avant saint Louis et la septième croisade, par la présence dans l'armée du royaume de Jérusalem de contingents français, le roi étant lui-même un Français, mais de ce fait cette implication n'est qu'indirecte. Elle ne concerne donc pas l'Histoire de France au même titre que les deuxième et troisième croisades dans lesquelles interviennent les rois Louis VII et Philippe Auguste.

Il n'est pas sans intérêt – et surtout au regard des événements actuels et des efforts de concertation et conciliation déployés avec combien de difficultés – de s'arrêter sur la sixième croisade, au treizième siècle, car elle présente un profil très particulier. Elle est placée sous la direction ambiguë de Frédéric II. Frédéric II, empereur du Saint Empire romain germanique, est un personnage hors du commun :

doué d'une forte personnalité et d'une incontestable intelligence, il est à la fois rusé, habile, sans scrupules et d'une grande ambition. Son opposition au pape Grégoire IX est d'une rare violence. Il se soustrait à l'engagement qu'il avait pris de partir pour la croisade. Le pape l'excommunie. Frédéric II se décide alors à partir. Il en résulte la situation tout à fait paradoxale d'un chef de croisade excommunié. Ses démêlés ne cesseront pas pour autant avec Grégoire IX, puis son successeur Innocent IV. S'il convient de faire mention de ces luttes entre empire et papauté, c'est pour le motif suivant qui concerne la France : Innocent IV quittera Rome et se réfugiera à Lyon. De cette aventure à épisodes s'ensuivra la réunion du concile de cette ville qui générera la septième croisade : la croisade de saint Louis.

Frédéric II conduit donc la sixième croisade en 1228 et 1229. Par son mariage avec Isabelle de Brienne il était devenu auparavant roi de Jérusalem. Il avait ainsi recueilli la succession des seigneurs français Godefroy de Bouillon, Boulogne, Montferrat, Lusignan et Brienne.

Sa stratégie est remarquable. Réticent à combattre pour ménager son armée, il s'engage dans la voie de la négociation. Elle aboutit. Le sultan cède Jérusalem – la ville étant probablement démilitarisée – et cède aussi Bethléem et Nazareth, ainsi que des corridors d'accès. Une trêve de dix ans est établie.

Cette trêve commence à courir en 1229, les conditions étant même améliorées par Richard de Cornouaille, mais elle n'arrivera pas à son terme car elle ne sera pas respectée. Le pape s'oppose à cet accord. Les barons – le langage de notre époque les qualifierait de “faucons” – sont hostiles à cette politique de suspension d'armes. Tout compromis est impossible.

La débâcle qui va se produire sous Conrad III n'est pas loin ! L'empereur retourne en Allemagne. À son départ, le royaume de Jérusalem passe aux mains de son fils Conrad.

D'ascendance germanique par son père, Conrad III est cependant d'ascendance française par sa mère. Il est commandant en chef des troupes du royaume latin d'Orient. En 1244, une chevauchée totalement déraisonnable des croisés vers Gaza, au pouvoir des musulmans, conduit à une hécatombe et à l'esclavage pour un grand nombre de prisonniers, mettant le point final à la sixième croisade. L'armée du royaume latin, au sein de laquelle les ordres militaires tiennent une large place, est anéantie. À proximité de Gaza précisément. Quelques combattants rescapés seront échangés douze ans plus tard. Le royaume de Jérusalem ne dispose plus que des débris épars d'une armée. Par ailleurs, des troupes venues d'Asie centrale et assimilées aux Turcs et des contingents arabes sous l'autorité d'un calife, lieutenant du sultan d'Égypte, remontant vers le nord à partir du Caire, reprennent les hostilités. Jérusalem échappe encore aux croisés. La défaite de Gaza motive la réunion du concile de Lyon qui vient d'être évoquée. Ce concile se tient l'année suivante. Il est à l'origine d'une nouvelle expédition. La guerre reprend avec la septième croisade. Le roi de Navarre, le duc de Bourgogne et Richard de Cornouaille s'engagent les premiers. Saint Louis, ayant rassemblé ses troupes, s'y engagera par la suite.

On sait que *La Vie de saint Louis* sera écrite plus tard par son chroniqueur Joinville⁽¹⁶⁾. Elle nous renseigne parfaitement sur cette calamiteuse intervention militaire. Son auteur ayant été témoin ou acteur, ce récit constitue une source irremplaçable de documentation sur les échecs français liés aux événements de Palestine et d'Égypte.

En cette première moitié du treizième siècle, la situation politique des territoires du Levant méditerranéen est infiniment complexe. La diplomatie du roi de France cherche un équilibre en combattant l'Égypte, puis en envisageant une alliance avec elle contre la Syrie alors que les deux pays s'opposent. L'Égypte et la Syrie comprendront finalement que leur intérêt est de s'unir contre les croisés. Entrera aussi en scène l'empereur perse Barbaquan, allié du sultan du Caire contre celui de Damas.

Louis IX, parti d'Aigues-Mortes en 1248, après un regroupement de sa flotte à Chypre, débarque en Égypte en 1249. Il s'empare de la ville de Damiette que les Sarrasins abandonnent précipitamment. Dans l'attente des renforts du comte de Poitiers, Alphonse, frère du roi, les croisés s'y installent. Leur camp fait l'objet de coups de main nocturnes des musulmans. Sur le plan humain, les horreurs de la guerre restent dans la ligne des combats de l'antiquité : *le sultan donnait un besant d'or de chaque tête de chrétien*⁽¹⁷⁾. Le pillage est la règle. Il est vrai qu'il faut bien vivre ! *Lorsque l'on prend les villes des ennemis, le roi doit avoir le tiers et les pèlerins les deux tiers des biens que l'on trouve dedans*⁽¹⁸⁾, déclare saint Louis. Les autochtones – mais il s'agit également de leur survie – ne sont pas en reste : *Quand nous (les Français) eûmes battus les Turcs (aux premiers affrontements) [...], les Bédouins qui étaient très nombreux, se jetèrent dans le camp des Sarrasins [...] et emportèrent tout ce qu'ils avaient laissé*⁽¹⁹⁾.

Le contexte local est particulièrement défavorable.

Dans le domaine religieux, l'intolérance est de règle : *L'église Notre-Dame (de Damiette) [...] était faite dans la mosquée des Sarrasins et le Légat l'avait consacrée en l'honneur de la Mère de Dieu*⁽²⁰⁾. Par un juste mais bien amer retour de ces pratiques, lors de la reconquête mamelouke de 1260, la cathédrale de Gaza, dédiée à saint Jean- Baptiste, édifiée par les croisés dans le style gothique, deviendra la mosquée Al Omari.

Dans le domaine économique, les comptoirs et réseaux commerciaux divers sont aux mains des marchands des villes italiennes mais Gênes, Pise et Venise se font une guerre sans merci.

Sur le plan militaire, les croisés sont assistés par le sultan de La Chamelle avec des troupes turques, toutefois le nombre de soldats n'est pas suffisant pour tenir le pays en profondeur. Le comté d'Édesse est aux mains des Turcs. Dans le royaume de Jérusalem, Gaza, ville défendue par une forteresse templière à partir de 1152⁽²¹⁾, est aux mains du sultan de Damas appuyé par un contingent khwarismien. Les rapports entre les deux grands ordres religieux et militaires sont tendus : les Hospitaliers sont partisans d'une alliance avec l'Égypte, les Templiers avec la Syrie.

En avril 1250, la page des succès occidentaux lors des Croisades, déjà sérieusement écornée, se tourne définitivement avec la défaite de Mansourah. Ayant suivi le conseil imprudent du comte d'Artois, son frère Robert, le roi décide de marcher sur Le Caire. Son armée se trouve rapidement exposée au harcèlement des Sarrasins qui précède un sanglant affrontement dans le delta du Nil. Le feu grégeois, particulièrement efficace contre les ouvrages de fortification en bois, cause des ravages dans les rangs des croisés. La malnutrition et les épidémies⁽²²⁾ font leur œuvre. C'est l'effondrement. Pour cette avant-dernière campagne de l'histoire des croisades, les Français connaissent une sévère défaite. Il s'ensuit l'évacuation des lambeaux de territoire encore occupés. Saint Louis, particulièrement éprouvé par la maladie, est très affaibli. Vaincu par le sultan d'Égypte, il est fait prisonnier à Mansourah. À la

suite de cette bataille, en dehors des grands personnages, seuls les prisonniers français encore en bonne santé et en état d'être vendus sont conservés en vie par les Sarrasins : *tous ceux qui tombaient, ils les tuaient et les jetaient tous dans le fleuve*⁽²³⁾. Ayant rendu Damiette et payé une énorme rançon, soit un million de dinars, le roi et les hommes de haut rang recouvrent leur liberté en mai ; saint Louis rejoint le royaume de Jérusalem, Césarée puis Acre, et reste quatre années en Palestine. Il porte une attention particulière au renforcement des ouvrages de défense de Césarée, de Jaffa, d'Acre, de Sayette et de différents points fortifiés tenus par les croisés. Il mène une vie exemplaire, faisant l'admiration des musulmans. Il se préoccupe de racheter, quand il le peut et comme il le peut, ses soldats survivants et en retraite qui ont été capturés et réduits en esclavage.

Le roi de France n'a pas perdu l'espérance d'un retour à Gaza et à Jérusalem mais elle sera déçue. En effet, indique Joinville, *le sultan de Damas envoya ses messagers au roi et se plaignit beaucoup à lui des émirs d'Égypte, qui avaient tué son cousin le sultan, et il promit au roi que, si celui-ci voulait l'aider, il lui livrerait le royaume de Jérusalem, qui était entre ses mains*⁽²⁴⁾. La situation se modifie rapidement et s'inverse. Ce sont, dans un deuxième temps, les émirs d'Égypte, les Mamelouks, qui recherchent l'alliance des États latins d'Orient contre le sultan de Damas. Une rencontre est fixée : les émirs devaient, selon leur serment, être à Gaza pour remettre au roi le royaume de Jérusalem⁽²⁵⁾ Joinville indique que cette action motive la prolongation du séjour en Palestine malgré la situation franco-anglaise préoccupante pour Blanche de Castille, régente du royaume bien malgré elle en l'absence de son fils. Durant les quatre années que saint Louis passe en Palestine, la situation est extrêmement confuse en raison de renversements d'alliances et de l'apparition de nouveaux intervenants sur la scène politique et militaire.

Dans les années 1250, en Égypte, la dynastie des Mamelouks ayant succédé aux Ayyoubides, la situation se durcit face aux Francs et à leurs alliés asiatiques occasionnels, les Mongols, dont la sauvagerie et la brutalité terrifient la population. En 1260, les Mamelouks commencent la reconquête par la prise de Gaza dont la citadelle est tenue par une garnison mongole.

Saint Louis n'ira jamais à Gaza. La suite ne sera pas ce qui avait été prévu : le sultan de Damas, en effet, ayant été informé de l'accord intervenu entre Français et Égyptiens, envoie quatre mille Turcs bien armés pour occuper la ville, les Égyptiens se gardant bien d'y venir. Ces derniers se bornent à faire parvenir à Césarée toutes les têtes de chrétiens qu'ils avaient fixées aux murs du château du Caire ; ils y joignent des enfants qui avaient été fait prisonniers à Damiette et avaient été contraints d'embrasser la religion de Mahomet. Il y a aussi, en cadeau, un éléphant que le roi envoya en France⁽²⁶⁾.

Les combats se poursuivent dans le royaume de Jérusalem, faisant intervenir les croisés, les barons du pays, le sultan de La Chamelle, le patriarche, l'empereur de Perse Barbaqan, le sultan du Caire et le sultan de Damas qui, dans une situation militaire difficile contre les Égyptiens et par ailleurs blessé, se replie sur Gaza. La situation politique infiniment complexe se simplifie alors avec un accord intervenu entre Le Caire et Damas, désormais unis contre les États latins d'Orient.

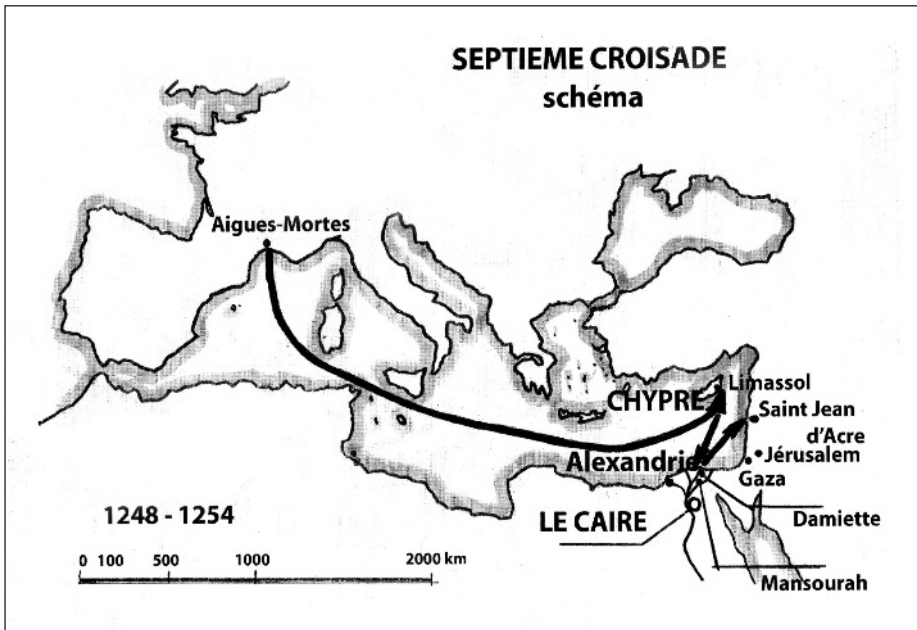
Dès lors, nous n'eûmes ni trêve ni paix, ni avec ceux de Damas, ni avec ceux du Caire. Et sachez que, lorsque nous étions le plus d'hommes à porter les armes, nous n'étions jamais plus de quatorze cents⁽²⁷⁾, souligne Joinville.

Saint Louis quitte la Palestine à la suite du décès de Blanche de Castille et rentre en France.

Sur le plan financier, la défaite de Gaza de 1244, génératrice de la septième croisade, aura été pour la France à l'origine de dépenses considérables causées par les opérations d'outre-mer auxquelles saint Louis puis Blanche de Castille se sont efforcés de faire face.

C'est donc la défaite de Gaza qui a marqué le point final de la sixième croisade et le point de départ de la septième dont le rendez-vous manqué de Gaza marquera aussi la fin. L'imbroglio politique des rapprochements franco-syrien puis franco-égyptien avortés, puis les défaites qui vont conduire à la prise d'Antioche, traduisent l'échec total de la politique de l'Occident latin, échec du royaume de Jérusalem qui a été jusque dans ses derniers jours ou presque entre les mains de seigneurs français, échec en particulier de la France engagée au premier titre.

La terrible leçon de ces désastres n'aura pas été retenue. Contre l'avis général, saint Louis repartira en 1270. Le typhus sera le dernier vainqueur, à Tunis, d'une huitième croisade. Malgré quelques sursauts, il n'y en aura pas de neuvième. Toutefois, comment comprendre au vingt-et-unième siècle le mysticisme religieux du Moyen Âge et en particulier celui du roi ! Amin Maalouf nous laisse une anecdote à méditer : Saint Louis est relâché après le désastre de Mansourah, non sans avoir été sermonné par les négociateurs égyptiens : *“Comment un homme de bon sens, sage et intelligent comme toi, peut-il s'embarquer sur un navire pour venir dans une contrée peuplée d'innombrables musulmans ? Selon notre loi, un homme qui traverse ainsi la mer ne peut témoigner en justice. – Et pourquoi donc ? interroge le roi . – Parce qu'on estime qu'il n'est pas en possession de toutes ses facultés.”*(28)





Gaza revient dans l'histoire de France en 1797.

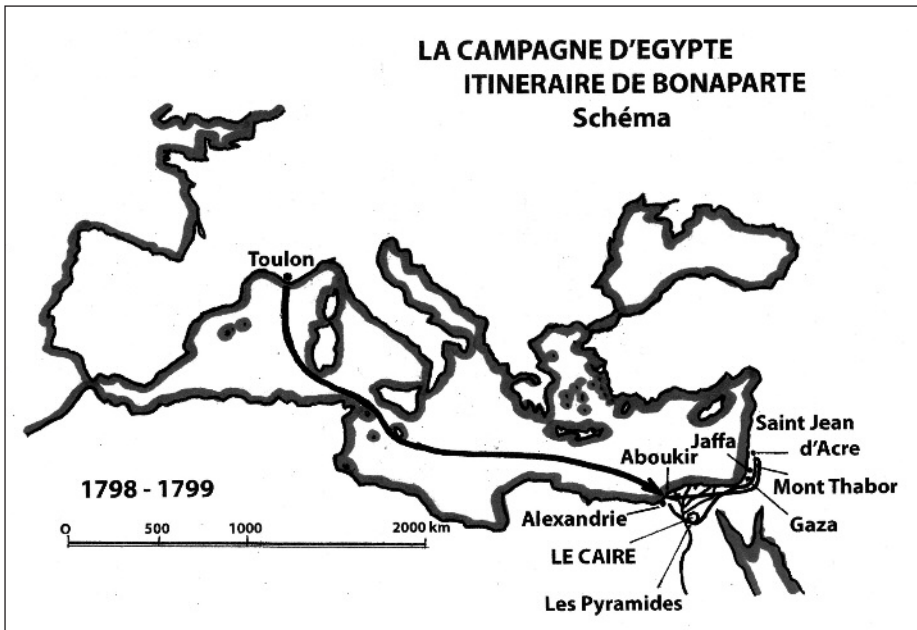
Cette année-là, le traité de Campo Formio installe la paix en Europe. Seule l'Angleterre n'y adhère pas. On se souviendra du camp de Boulogne et de l'intention de faire débarquer l'armée sous les ordres de Bonaparte en Angleterre. Bonaparte conclut à l'impossibilité de réaliser cette opération. Il appartiendra à plus informé que moi de dire qui, de Bonaparte ou de Talleyrand, a eu l'idée d'utiliser cette armée contre l'Angleterre pour la frapper dans ses intérêts de toute nature en Égypte, envisageant, dans une vaste perspective, de créer une colonie qui constituerait une base d'opérations propres à atteindre les intérêts anglais en Inde. L'Égypte est une province de l'empire ottoman.

En 1798, 38 000 hommes s'embarquent à Toulon sur 335 navires et débarquent à Alexandrie, après avoir pris Malte au passage. La situation internationale évolue rapidement. En août 1798, la flotte française, au mouillage dans la rade d'Aboukir, est surprise par Nelson et détruite.

Une féodalité militaire turque tient l'Égypte : les Mamelouks, déjà évoqués lors des croisades et dont les dynasties se renouvellent dans un contexte toujours agité. Leur cavalerie est écrasée à la bataille des Pyramides le 21 juillet 1799. Bonaparte s'empare du Caire. Notons au passage qu'il fait preuve d'un grand respect pour la religion musulmane. La Turquie se range aux côtés de l'Angleterre et déclare la guerre à la France. Son armée se concentre en Syrie dans l'intention de chasser les Français d'Égypte. Bonaparte s'organise sur place. Il n'attend pas les Turcs et se porte au-devant de leur armée ; il prend Gaza en février 1799 ; il se porte ensuite sur Jaffa dont les Français s'emparent également. En avril, le choc a lieu avec l'armée turque qui est battue au Mont Thabor.

Bonaparte échoue devant Saint-Jean-d'Acre et lève le siège. L'état sanitaire de l'armée est très mauvais. Loin d'écho de la dernière croisade avec le typhus en Tunisie, les soldats français meurent de la peste. L'armée est décimée. Elle se replie.

La flotte anglaise embarque le contingent turc et le débarque en Égypte. L'armée française très affaiblie est cependant victorieuse une seconde fois. En juillet 1799, elle parvient à battre les Turcs à Aboukir et les rejeter à la mer, mais, sans marine, les Français se trouvent prisonniers du pays. On connaît la fin. En août 1799, Bonaparte abandonne secrètement ses soldats à Kléber et rejoint la France, échappant à la flotte anglaise.



Kléber est assassiné. Menou lui succède. La situation est intenable pour les Français isolés sur le territoire égyptien. Les Anglais reprennent Aboukir en 1801. Menou capitule devant les Turcs. Honte et humiliation suprêmes, à l'été 1801, la campagne d'Égypte se termine par le rapatriement des débris du corps expéditionnaire français sur les navires anglais ! Cette action humanitaire évite aux survivants de devenir esclaves des musulmans. La Russie se joint aux Anglais et aux Turcs. La deuxième coalition ranime la guerre.

En 1799, le drapeau français a flotté sur Gaza, ville prise et perdue presque aussitôt.

Le déroulement de l'Histoire et les événements les plus récents nous apprennent que Gaza est l'un des points de contact les plus marquants de la tectonique des civilisations.

Les événements qui ont concerné la France au Moyen-Orient, bien que simples gouttes d'eau dans un océan, et beaucoup d'autres plus récents concernant plusieurs pays de continents différents, ne peuvent guère conduire qu'à un optimisme relatif quant à la situation dans cette partie du monde. En effet une Histoire, faite d'un enchaînement de conflits rarement égalé, permet de dégager trois éléments assez préoccupants :

Le premier : la guerre. Il se rapporte, à l'échelle internationale, aux zones de fracture de civilisation qui ont été des zones de passage obligé, acquérant par là une haute valeur économique et culturelle mais aussi, hélas, stratégique avec tous les inconvénients qui en résultent. La presqu'île du Sinaï, lieu de jonction de l'Afrique et de l'Asie, et les territoires immédiatement voisins, dont Gaza, sont du nombre. L'Histoire nous apprend que l'on s'y est battu à toutes les époques. *La prochaine guerre*, écrit le chroniqueur Hussam Itani, *qu'elle ait lieu ou non, ne cesse de nous hanter et d'être présente dans nos esprits, comme un compagnon dont on sait qu'il s'invitera toujours à notre table* (29).

Le deuxième élément : la déviance religieuse et idéologique. Il est d'ordre passionnel. Les profondes divergences culturelles entraînent les plus atroces des guerres, dans les pires voies de la haine. Elles accompagnent l'Histoire qui renvoie, dans ce pays, au plus lointain passé. Elles touchent de même au présent le plus immédiat, et cela sous couvert de religion, radicalisant l'intégrisme, quelle que soit l'idéologie justificatrice sous-jacente. En effet, cette déviance est indissociable d'une justification de la "revanche". *Il est clair*, écrit Amin Maalouf en point final de son livre (30), *que l'Orient arabe voit toujours dans l'Occident un ennemi naturel. Contre lui, tout acte hostile, qu'il soit politique, militaire ou pétrolier, n'est qu'une revanche légitime. La cassure entre les deux mondes date des croisades, ressenties par les Arabes, aujourd'hui encore, comme un viol.* Il n'est pas contestable que toute civilisation a étouffé, absorbé ou détruit celle qui l'a précédée, laissant dans son sillage la prétendue justification d'une "revanche" avec un qualificatif qui a été ou est aujourd'hui, dans cette partie du monde, cananéen, philistin, hébreux, assyrien, phénicien, romain, byzantin, franc, mongol, arabe ou israélien et j'en passe. Puisse-t-on obtenir, par un autre regard sur le passé comme sur le futur, que cette notion de "revanche légitime" soit un jour bannie !

Le troisième élément : la régularité de l'Histoire. Il se rapporte à la géographie politique du Proche-Orient. Nous nous souviendrons de ce que les Philistins, ayant laissé sous la contrainte leur place en Palestine aux Hébreux, se sont battus dans la zone côtière, dos à la mer. La situation actuelle de la bande de Gaza n'est pas sans analogie avec cette situation ancienne. Nous sommes donc conduits à nous interroger sur ce qui a bien pu être modifié depuis des milliers d'années dans ce pays, la régularité des séismes politiques et humains faisant que l'Histoire sous des formes différentes n'y aura été, hélas, qu'un perpétuel recommencement.

En opposition à ces trois éléments négatifs, dans cette terrible histoire du Moyen-Orient, je voudrais cependant apporter trois éléments positifs.

Tout d'abord, l'apport par échange. S'agissant des croisades, suivant une analyse qui s'écarte aujourd'hui du schéma qui a été longtemps admis, il a été très exagéré de dire que, à côté de sanglantes luttes sur le plan militaire et religieux, elles ont eu pour la civilisation de l'Occident médiéval un effet bénéfique à la suite d'une confrontation militaire, culturelle, scientifique, technique et économique. Sans développer ici un sujet, magistralement traité par Jacques Le Goff qui, en forme de boutade, réduit, pour le monde occidental, l'apport des croisades à l'abricot⁽³¹⁾, il en résulte toutefois des avantages sur le plan économique, pour certaines villes italiennes par exemple. Quant à l'influence du monde arabe sur l'Occident dans les domaines littéraires et scientifiques, Jacques Le Goff écarte le Proche-Orient et n'évoque que l'Espagne musulmane. L'architecte que je suis nuancera cette sévère prise de position sur un point : l'art militaire de nombreux châteaux forts français témoigne de techniques novatrices auxquelles les observations faites en Orient ne sont pas étrangères. Pour ce qui se rapporte à la campagne d'Égypte, je n'aurai garde d'oublier l'œuvre des savants accompagnant Bonaparte, l'impulsion qu'ils ont donnée à l'égyptologie et par ailleurs la contribution de la France au progrès de ce pays avec le cadastre et le Code civil.

Ensuite, deuxième élément, l'arme psychologique. De nos jours, s'affirme incontestablement sa montée en puissance. Le progrès que constitue la diffusion de l'information peut conduire les gouvernements à limiter certaines actions répressives, voire des tentatives de génocide. C'est aussi une incitation aux interventions humanitaires qu'effectuent déjà bon nombre d'instances internationales.

Enfin, troisième élément, une prise de conscience de la géopolitique qui se renforce à l'époque de la mondialisation : les conflits auxquels Gaza et bien d'autres points du globe sont exposés de façon répétitive ne sont que des points de contact de civilisations différentes, en recherche permanente de mouvement ou d'expansion. Cette situation n'évoque-t-elle pas celle de la tectonique des plaques dans la géographie du globe, les effets se faisant sentir sur les lignes critiques parfaitement définies ? Ne s'agit-il pas de tectonique des civilisations que les archéologues, historiens et politologues analysent dans ce pays à l'échelle de dix millénaires ? Cette prise de conscience ne permet plus de dire : Gaza, c'est l'affaire des autres !

Alors, quel enseignement pour demain et quelle voie pour la paix dans ce contexte ? Ainsi que l'expliquait, à la fin du vingtième siècle, Samuel Huntington, géopoliticien de l'université de Harvard⁽³²⁾, le choc des civilisations, dans le monde qui vient, devrait dominer la politique à l'échelle planétaire, les lignes de fracture entre civilisations devenant les lignes de front des batailles du futur. Huntington

estimait qu'une géopolitique à l'échelle mondiale, avec détermination de zones d'influence civilisationnelle et absence d'ingérence d'une grande puissance dans les zones extérieures à elle-même, pourrait ou devrait constituer pour l'avenir l'un des moyens de limiter les conflits majeurs.

Ces affrontements tendent à être très violents et sanglants parce qu'ils mettent en jeu des questions fondamentales d'identité : *Toute guerre a une fin, telle est la sagesse commune. Est-ce vrai des guerres civilisationnelles ? Oui et non [...] Les guerres des lignes de faille sont rythmées par des trêves fréquentes, des cessez-le-feu, des armistices ; elles ne connaissent pas ces traités de paix compréhensifs qui résolvent les questions politiques de fond [...] Les guerres des lignes de faille sont intermittentes ; les conflits de ligne de faille sont interminables*⁽³³⁾.

Les conflits ne se situant pas que sur des lignes de faille – et cela de moins en moins avec la mondialisation –, je laisse aux exégètes et contradicteurs d'Huntington le soin d'en débattre !

La motivation de ces guerres fratricides au Proche-Orient dépasse, certainement et de loin, le cadre religieux qui était celui de saint Louis ou qui est aujourd'hui celui des combattants qui donnent et se donnent la mort avec une ceinture bourrée d'explosifs sur un marché. Je renvoie à ce sujet, sans aller plus loin, aux écrits de l'historien et chercheur Tzvetan Todorov qui évoque les motivations liées à la colère, à la frustration et par là à l'activisme, dans la ligne d'une religion qui devient une idéologie de guerre⁽³⁴⁾. Pour chacun de ces cas de figure, la bande de Gaza est directement concernée.

Dans le droit-fil de l'observation d'André Gounelle dont fait mention le préambule, une relecture de l'Histoire, telle que la rapporte chacun des peuples, est non seulement nécessaire mais rigoureusement obligatoire pour dégager ce qui correspond à des paroles réellement prononcées, à des situations avérées, à des événements qui se sont effectivement produits, et, si possible, à des interprétations pragmatiques, contradictoires et dégagées de leur gangue politique. Peut-être pouvons nous espérer – mais quand ? – que des historiens des différents pays concernés depuis toujours par ces luttes sans fin, ouvrant la voie aux politiques, renoncent à écrire la propre histoire de leur peuple au profit d'une histoire commune et qu'ils se mettent au travail comme la France et l'Allemagne ont envisagé un jour de le faire pour construire leur avenir sur un autre schéma que celui des affrontements du passé !

Revenons à la France et terminons par elle. Quel regard sur la part d'Histoire qui est la sienne dans le Proche-Orient ?

Au cours du deuxième millénaire, de tous les pays occidentaux, c'est la France qui a payé la note la plus élevée pour des interventions dans cette partie du monde.

Notre pays garde en mémoire dans ses rapports avec l'Égypte, ou les pays voisins, l'échec total des croisades au treizième siècle, la destruction de la flotte française par Nelson à Aboukir en 1798, la gifle anglaise de Fachoda au Soudan, un siècle plus tard, et celle du départ de Syrie en mai 1945, mais aussi pour Français et Anglais réunis, à une période plus récente, la gifle américaine de l'affaire de Suez.

Notre pays s'est brûlé, par deux fois, les ailes au brasier que Gaza a constitué. Même s'il est écrit que l'Histoire ne se refait jamais de la même façon, il est certainement instructif de rapprocher la situation actuelle dans la bande de Gaza des

souvenirs douloureux des campagnes dans cette même région. Les résultats obtenus donnent à réfléchir. Puissent ces leçons nous servir ! Au chapitre des succès, il n'y a guère que des savants de Bonaparte et de Ferdinand de Lesseps dont nous ayons sujet de nous réjouir et de nous enorgueillir, face à l'ambiguïté de la prise de Jérusalem par les croisés de Godefroy de Bouillon, et de ce qu'il en est advenu de cet Orient latin, face aux cuisants échecs nés du rêve mystique de saint Louis et de l'ambition d'un futur Napoléon se souvenant d'Alexandre.

Mon dernier mot est pour Gaza et les Gazaouis. Il fait très mal. Il n'est pas assuré mais hautement probable qu'un tissu de coton ou de soie, très fin, tissé en ne tendant pas certains fils de chaîne, utilisé comme la mousseline de Mossoul ou le damas dans le domaine de la mode, ait été mis au point, il y a bien longtemps, à Gaza, comme l'indique le nom qu'il porte : la gaze. Utilisée surtout pour les pansements.

Voilà de quoi est faite ici l'étoffe de l'Histoire !

NOTES

- (1) Professeur et doyen. Faculté libre de théologie de Montpellier. Ancien président de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier.
- (2) Vers 1500 avant J.-C., le néolithique fait place à l'âge du bronze et la préhistoire à la protohistoire, période antérieure aux premiers documents écrits. Ces documents apparaîtront un peu plus tard dans la seconde moitié du deuxième millénaire. Ainsi la protohistoire s'effacera peu à peu dans la période historique, alors que l'âge du bronze s'effacera dans l'âge du fer.
- (3) Josué, 6, 20 et 21, *La Sainte Bible*, éd. Louis Segond, p.151, Paris, 1939.
- (4) *Id.*, 24.
- (5) La Palestine pourrait aujourd'hui s'appeler "Philistine", sans l'érosion phonétique du mot.
- (6) La langue française conserve la mémoire d'Ascalon, en raison de la culture des oignons rougeâtres, dits "ascaloniens", spécialité du pays. Les croisés en ont fait un mot devenu "échalote".
- (7) Jérusalem est prise par David au dixième siècle avant J.- C.
- (8) Nombres, 33, 51-54.
- (9) *Id.*, 33, 55.
- (10) Juges, 18, 6.
- (11) *Id.*, 18, 7.
- (12) *Id.*, 18, 27 et 28.
- (13) *Id.*, 18, 29.
- (14) *Juda s'empara encore de Gaza et de son territoire. Id.*, 1, 18.
- (15) Deuxième livre des Chroniques, 26, 6.
- (16) Joinville, *VIE DE SAINT LOUIS, Livre des saintes paroles et des bons faiz nostre saint roy Looÿs*, Lettres Gothiques, édit. Garnier, Paris, 2002.
- (17) *Id.*, 177, p. 253.

- (18) *Id.*, 330, p. 339.
- (19) *Id.*, 248, p. 293. [*Les Bédouins] ne croient pas en Mahomet , mais suivent la loi d'Ali qui fut l'oncle de Mahomet, id.*, 250, p. 295.
- (20) *Id.*, 184, p. 255.
- (21) Prolongement de la deuxième croisade qui avait vu l'échec du roi Louis VII.
- (22) *La chair de nos jambes se détachait toute et la peau de nos jambes devenait tachetée de noir et de couleur terre, comme une vieille botte [...] la chair pourrie aux gensives.* Joinville, *op. cit.*, 291, p. 319.
- (23) *Id.*, 330, p. 339.
- (24) *Id.*, 444, p. 407.
- (25) *Id.*, 515, p. 453.
- (26) *Id.*, 330, p. 339.
- (27) *Id.*, 539, p. 467.
- (28) Amin Maalouf, *Les croisades vues par les Arabes. La barbarie franque en Terre Sainte*, p. 274, Éditions J'ai lu, 17. 04. 2009, Paris,
- (29) Al-Ayat, Londres, cité par Courrier international. *Qui veut vraiment la paix au Moyen-Orient ?* 19. 08. 2009.
- (30) Amin Maalouf, *op. cit.*, p. 314.
- (31) Jacques Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Flammarion, 1982. Jacques Le Goff souligne que l'apport de l'Islam à l'Occident est venu par l'Espagne et non par les croisades.
- (32) Samuel P. Huntington, *The Clash of Civilizations and the Remaking of World Order*, 1996.
- (33) Samuel P. Huntington, *Le choc des civilisations*, p. 375 et suiv., Odile Jacob Poches, dépôt légal mai 2000, impression La Flèche, 09. 01. 2009.
- (34) Tzvetan Todorov, *La peur des Barbares, au-delà du choc des civilisations*, la guerre des mondes, guerres religieuses et conflits politiques, p. 135 et suiv., Robert Laffont, Paris, 2008.